

# Témoignages d'infirmières

**1946**

## **Des relations difficiles...**

La surveillante était ici une sœur qui avait, comme partout, la haute main sur les clés et enfermait systématiquement tous les instruments chirurgicaux dans des placards. Un jour après [une amygdalectomie], l'enfant avale sa langue et commence à s'étouffer. Impossible de trouver les pinces adéquates, enfermées dans le placard par la sœur qui était repartie à la communauté. Frayeur énorme, par miracle un interne arrive à désobstruer l'enfant. Au retour de la sœur, Denise Peyrière lui dit vertement son mécontentement et le risque que faisait courir cette obsession malade de tout enfermer ! « Ma petite, lui répond la religieuse, vous me manquez de respect, vous n'aurez jamais votre diplôme ». « Si vous voulez tout enfermer, restez alors en permanence dans le service », rétorque la stagiaire ! Une dispute violente s'ensuivit, entraînant le changement de service [de l'agent].

Raymonde FOURNET

## **Les transports toulousains dans les années 1950**

Les transports toulousains n'étaient pas très bien organisés pour « monter » à Purpan. Un tramway effectuait le trajet depuis la place Esquirol. Dès 1955, lorsque le salaire le permit, le Solex remplaça le vélo (sans dérailleur). Aussi, la nuit, les infirmières devaient apporter leur « casse-croûte ». C'était un sandwich qui variait entre tranche de jambon, rondelle de saucisson ou de mortadelle. Entre minuit et 3 h du matin, souvent l'interne de garde venait partager le casse-croûte. On se mettait dans la salle de bain pour ne pas faire de bruit !

Elise CASTET

**1957**

## **La première ambulance...**

(...)Le service s'orienta plus nettement vers la réanimation des intoxiqués et des accidentés de la route. « Nous disposions par l'intermédiaire de la Croix Rouge d'une fourgonnette de "1 000 kilos" que nous utilisions pour aller chercher, dans toute la région, les malades souffrant de troubles respiratoires. » C'était l'ébauche du SAMU actuel ! Avec le Professeur Lareng nous avons disposé de la première ambulance entièrement équipée. « Sa conception était le fruit de la collaboration d'une équipe médicale du service de réanimation avec une équipe d'ingénieurs des usines Dassault. Ces innovations provoquèrent la venue de « Cinq colonnes à la Une »

Raymonde FOURNET

**7 février 1958**

## **Le premier cœur ouvert**

(...) Après une préparation de deux ans, le service du Professeur André Enjalbert allait entreprendre la première opération à cœur ouvert de Midi-Pyrénées. Nous avons campé dans la lingerie, de minuit à quatre heures du matin, après avoir revu tous les scénarios possibles afin de ne pas laisser la plus petite chance à l'imprévisible. Chacun connaissait sa partition et la jouait parfaitement. Puis le calme s'est fait quand la petite Chantal est arrivée si menue, si pâlotte sur cette grande table opératoire. Le temps qu'on l'endorme, qu'on l'installe et que l'on se mette en place. Et puis le temps n'a plus compté pendant six heures. C'était à la fois une angoisse et une certitude que « ça allait marcher ». Et ce fut gagné : le branchement de la pompe, la malformation réparée, l'arrêt de la pompe, la fibrillation, le choc électrique et... « Il » se remit à battre. Tout seul. Pour la vie. Pour l'amour.

Monique CHARRIER

**1964**

## **Un enfant en dialyse**

Dominique R., un enfant âgé de 5 ans, était arrivé le 24 décembre 1964 dans un état d'anurie (diminution du volume urinaire). Nous l'avons immédiatement pris en charge et dialysé dans la nuit, doublant ainsi la journée de travail ! La diurèse a repris après d'autres dialyses ... 25 ans plus tard nous nous sommes revus, il habitait un petit village des Hautes-Pyrénées et il était devenu éducateur de jeunes enfants. Je lui ai apporté sa photo prise devant le sapin de Noël lorsqu'il était hospitalisé.

Raymonde FOURNET

**1964**

## **De l'utilisation du «poupinel»...**

De garde la nuit de Noël 1964 aux Urgences chirurgicales de Purpan, j'ai assisté, avec stupéfaction, à la cuisson de la dinde dans ce "four" improvisé. A 0h30 nous avons fini de traiter toutes les urgences arrivées dans la soirée; nous nous apprêtions à déguster la fameuse dinde avec grand plaisir, lorsqu'une nouvelle urgence est arrivée. On a alors remis la volaille dans son "four" et le travail a repris jusqu'à 4h du matin. Quant nous avons pu, enfin, la déguster, elle était desséchée et presque froide, mais ce fut, malgré tout un moment de détente précieux après la pression qui venait de peser sur nos épaules.

Thérèse HEULIN

Il arrivait que des gâteaux et des petits flans soient cuits au poupinel...pour améliorer l'ordinaire surtout pour les enfants dans les services de pédiatrie !

Elise CASTET

# Témoignages d'infirmières

**1960-1965**

## Le stress des infirmières

J'ai vécu la peur de me tromper...et lorsque je quittais le service, je me posais la question : « Est-ce que j'ai bien passé les consignes ? »

Paule MARCHETTI

## Un 24 décembre au soir, en 1966

Ce soir là, nous avions peu de malades dans le service. Je faisais la nuit avec une aide soignante. Nous avons distribué des petits cadeaux à la porte de chaque chambre...

M. X était au plus mal, il allait mourir...nous nous sommes relayées pour rester auprès de lui, assises, afin de l'apaiser, en lui parlant doucement, jusqu'au bout de la nuit...il n'avait pas de famille.

Raymonde FOURNET

## Les infirmières des années 60, qui étaient-elles ?

(...) Des jeunes filles, encore célibataires à 21 ans, l'âge de la « majorité », travaillant sous l'autorité des sœurs de Saint-Vincent de Paul, ou de rares surveillantes laïques. A la ville, ces jeunes filles étaient élégantes. Elles profitaient des rares après-midi de repos le samedi (toutes les trois semaines environ !) pour aller « faire les magasins » rue d'Alsace et rue de Metz. Suivant la mode, elles portaient des jupes mi-longue, des gants et des bas nylon, aimaient les belles chaussures lorsqu'elles pouvaient se les payer au magasin « Les hirondelles » à Esquirol ou au « petit Bailly », talons aiguilles, marques « Séducta » ou « Charles Jourdan ».

Les tailleurs « Chanel » restaient réservés au plaisir des yeux ! L'Eau fraîche de Dior faisait leur séduction mais leur pouvoir d'achat, peu élevé, ne leur permettait pas

beaucoup de fantaisie car il fallait d'abord penser au strict nécessaire et aux loyers qui étaient chers !

## Leurs distractions

(...) Encore rares, elles se limitaient aux concerts au Capitole, aux abonnements (« poulailler » ou « paradis ») aux Jeunesses Musicales de France qui permettaient les merveilleuses découvertes des grands musiciens du siècle . Ces jeunes filles n'avaient pas beaucoup de temps pour aller danser mais n'auraient pour rien au monde, manqué le bal de l'externat. Avec les externes du service, elles terminaient la soirée, après le dernier slow de Sydney Bechet (*Petite fleur ou Only you*) autour d'une soupe au fromage, à la brasserie les «Américains». Puis, fatiguées mais joyeuses, [elles] reprenaient le service à 7 heures du matin pour relever l'équipe de nuit, sans dire un mot à la surveillante ou à la sœur de la folle nuit ! Et la journée reprenait son cours, les jeunes infirmières redevenaient, comme le leur disaient les malades, «leur rayon de soleil» !

Raymonde FOURNET

## 1968 En chirurgie nord à Purpan

Un jour, à 21 h, un malade de quarante ans arrive : c'est un polytraumatisé avec un volet costal (trouble respiratoire lié à un traumatisme), semi-comteux avec 40° de fièvre... Je voyais que le malade allait mourir...aucun interne ne pouvait intervenir.

A une heure du matin, j'appelle le professeur Guy Lazorthes, doyen et neurochirurgien, à son domicile. Il a pris l'initiative de l'opérer en urgence. Grâce à cette démarche, le malade a été sauvé. Le Professeur Lazorthes nous a félicité pour notre réactivité. Ce fut d'un grand réconfort : « c'était le diagnostic infirmier avant l'heure ! »

Elise CASTET

## L'accueil en rhumatologie à l'Hôtel-Dieu dans les années 1970

Madame Rieunau était anesthésiste dans le service de son époux le Professeur Rieunau, en traumatologie à l'Hôtel-Dieu. Une nuit, elle avait besoin d'un lit pour un opéré d'urgence. La surveillante du service avait donné la consigne de ne prendre aucune urgence, car les lits disponibles étaient réservés pour des « entrants ». Le Professeur Rieunau donne alors l'ordre d'occuper un lit : « Mademoiselle, vous devez savoir que dans cette maison de l'Hôtel-Dieu il y a toujours une place pour un malade ou pour un indigent ». Ces paroles, je ne les ai jamais oubliées.

Elise CASTET

## 1970-1971 L'hiver de la grande grippe

Une grande épidémie de grippe survint au cours de l'hiver de 1970-71, frappant les personnes âgées en grand nombre. La vaccination à cette époque n'existait pas. Les hôpitaux de Toulouse se limitaient alors à La Grave, l'Hôtel-Dieu et Purpan. L'afflux des malades était tel qu'il fallut trouver des locaux supplémentaires.

L'école d'infirmières de l'Hôtel-Dieu fut alors réquisitionnée et au rez-de-chaussée, la grande salle de cours fut transformée en un grand dortoir. Le Professeur Bollinelli et le Docteur Pujol organisèrent les soins avec diligence et efficacité, avec l'aide indispensable des infirmières qui n'hésitèrent pas à doubler leurs heures de travail.

Raymonde FOURNET

## 1985 Contre l'ennui ...

Je suis jeune infirmière dans un service de patients psychotiques. L'équipe cherche à humaniser leur très longue hospitalisation. Chacun amène ses idées et son savoir-faire, ateliers cuisine, couture ou esthétique... moi c'est le dessin et la peinture que je veux partager.

Un bloc note, un stylo, un crayon ...je dessine .... portraits, caricatures, fleurs et paysages...Les patients tournent en rond... rapidement je suis surprise de constater une petite étincelle dans leur regard, un mouvement et un retour de leur curiosité.

Myriam MAURY